Geschiere, Peter. *Witchcraft, Intimacy & Trust. Africa in Comparison*

Chicago, Chicago University Press, 2013

Jean-Pierre Warnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18158>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.18158

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 6 juillet 2015

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Pierre Warnier, « Geschiere, Peter. *Witchcraft, Intimacy & Trust. Africa in Comparison* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 218 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18158> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18158>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Geschiere, Peter. *Witchcraft, Intimacy & Trust. Africa in Comparison*

Chicago, Chicago University Press, 2013

Jean-Pierre Warnier

GESCHIERE, Peter. — *Witchcraft, Intimacy & Trust. Africa in Comparison*. Chicago, Chicago University Press, 2013, 293 p., bibl. index.

- 1 En 1995, Peter Geschiere publiait *Sorcellerie et politique en Afrique. La viande des autres* (Paris, Karthala). Deux ans plus tard, il en publia en langue anglaise une version augmentée. Ce livre, fondé sur son expérience camerounaise chez les Maka, se démarquait des analyses culturelles ou structuro-fonctionnalistes jusque-là dominantes. En se rattachant à une autre ligne de pensée, qui court de Balandier à Bayart, il historicisait le fait sorcellaire en l'inscrivant dans les profonds changements qui ont affecté les rapports de pouvoir et de richesse en Afrique au gré de la situation coloniale, de l'intrusion de l'économie capitaliste et des turbulences de la période postcoloniale. Ce livre expliquait pourquoi, loin de se dissoudre dans l'acidité de la modernité africaine, le complexe sorcellaire en tirait parti pour rebondir et se transformer. Cet ouvrage devint la référence incontournable et méritée du déluge de publications sur la sorcellerie en Afrique — le mot n'est pas trop fort — qui submerge les études africaines depuis les années 1990, à tel point que le continent noir fait maintenant figure de terre d'élection de ce sombre phénomène. Privilège douteux s'il en fut.
- 2 Dix-huit ans plus tard, Peter Geschiere instruit le dossier à frais nouveaux et de manière comparative. Il souligne qu'en Afrique (tout le monde s'accorde là-dessus depuis longtemps) les accusations naissent dans l'intimité de la parentèle, et qu'elles procèdent d'un effondrement de la confiance mutuelle. Ces trois notions — sorcellerie, intimité, confiance — se nouent de manière complexe et relativement bien définissable.

Telle est la clé de lecture que propose l'ouvrage de Peter Geschiere. Il l'utilise de manière comparative, en Afrique et ailleurs dans le monde. Ce nœud est repérable dans la sorcellerie européenne, où l'intimité ne procède pas de la parenté mais du voisinage, tout comme dans le condomblé, où elle procède d'une commune appartenance à un temple. L'auteur étend brièvement son investigation à la Mélanésie et à Java afin d'élargir l'échantillon qui lui permet à la fois de valider son approche et de désenclaver l'Afrique.

- 3 L'instruction du dossier se déroule en six chapitres. Le premier fait le bilan contrasté des publications des quinze dernières années. Il conclut sur le lien entre sorcellerie, intimité et confiance. Le deuxième développe le thème de l'historicité du phénomène comme en atteste l'apparition, depuis 1995, de nouveaux avatars sorcellaires comme les *Feymen* et les *Bushfallers* du Cameroun. Chez ces nouvelles figures de la tromperie c'est toujours la parenté qui définit l'intimité, en dépit de la distance géographique entre parents au temps des aventures migratoires globalisées.
- 4 Le troisième chapitre élabore les notions de confiance/défiante. Geschiere s'en prend à tous les auteurs qui ont tenté d'établir une distinction bipolaire et tranchée entre le sorcier néfaste et le thérapeute, comme entre le désorceleur *bona fide* et le charlatan. Les pouvoirs dont est censé user le thérapeute et ceux des sorciers ne sont pas de nature radicalement différente, sinon le désorceleur serait démuni face à ses ennemis. Partout l'ambiguïté prévaut.
- 5 Le chapitre 4 quitte l'Afrique. Il aborde le domaine européen qui semble s'inscrire en faux contre le schéma africain. Il s'y conforme au contraire dès lors qu'on subsume la parenté africaine et le voisinage européen dans une unique notion d'intimité. L'ambiguïté du sorcier comme du thérapeute, relevée dans le précédent chapitre, est discutée avec grand soin pour ne pas perdre en chemin le bénéfice de son analyse alors que l'on passe d'un continent à l'autre. Afin de diversifier la mise en perspective de la sorcellerie africaine, le chapitre 5 est consacré au condomblé, entre sorcellerie et religion. Il est suivi d'un court interlude qui fait une incursion en Mélanésie et à Java et fournit à l'auteur l'occasion de s'en prendre avec vivacité au « tournant ontologique » effectué par Sahlins, Lattas et d'autres. Cette nouveauté conceptuelle prétend souligner des différences radicales entre sujets de cultures différentes. Elle est en tension avec une sociologie historique et comparative de la sorcellerie telle que la pratique P. Geschiere. Pire : elle abonde les thématiques des mouvements identitaires partout dans le monde.
- 6 Le sixième chapitre se démarque de l'approche géographique des cinq chapitres précédents pour aborder la question des changements historiques affectant la confiance en situation d'intimité. Il mobilise pour cela : a) l'expérience de la conférence *Justice et sorcellerie* organisée en 2005 à Yaoundé par Éric de Rosny, qui fut un moment d'énonciation impressionnant ; b) l'essor planétaire du pentecôtisme et de ses attaques frontales contre la sorcellerie identifiée à Satan ; c) le cas des enfants sorciers à Kinshasa ; et d) la lutte contre Satan dans certaines branches de l'islam.
- 7 Au fil des pages, l'auteur fait régulièrement appel à son expérience de terrain chez les Maka, au suivi longitudinal de cette société qu'il poursuit depuis plus de quarante ans, et aux profonds changements dont il a été le témoin. La fidélité à un même terrain s'avère ici extrêmement payante. Il fait également appel à de nombreux auteurs — Simmel, Piot, de Rosny, Niehaus, Freud, Siegel, de Certeau, Muchembled et bien d'autres — qui, avec les cas de sorcellerie, font l'objet de vignettes intercalées dans le

texte. Elles en agrémentent la lecture. Elles mettent en relief la contribution spécifique de nombreux auteurs dans ce débat.

- 8 Chemin faisant, Peter Geschiere pose des questions préoccupantes : la publicité dont a bénéficié la sorcellerie en Afrique de la part des chercheurs et des églises pentecôtistes (ou autres, y compris catholiques) n'est-elle pas performative en ce qu'elle fait voir de la sorcellerie partout ? N'est-elle pas, de ce fait, contreproductive ? Comment, et par quels moyens établir la confiance là où elle fait défaut ? Les institutions religieuses et l'État ont un rôle à jouer, mais lequel ? Assiste-t-on à une intensification de la sorcellerie en Afrique comme d'aucuns l'affirment ? À l'évidence, convient l'auteur (p. 180), c'est presque impossible à prouver. En somme, par la qualité de sa documentation, de son argumentation, par sa créativité, ce livre fera date et référence, à l'instar de celui de 1995-1997. L'importance de ce livre, à mes yeux, réside dans l'outil conceptuel forgé par l'auteur, à savoir la conjonction sorcellerie-intimité-confiance. Cet outil est opératoire, efficace, indispensable à l'analyse du fait sorcellaire. Par ailleurs, c'est l'usage de cet outil qui permet à P. Geschiere de désenclaver l'Afrique. Il y a urgence à le faire. L'Afrique n'est pas synonyme de sorcellerie.
- 9 Un dossier d'une telle qualité ne laisse pas indifférent le lecteur et ne manque pas de susciter des réactions. D'abord sur la question de la confiance, l'auteur élabore la notion dans son prologue et au début du chapitre 3 (pp. 69-71). Il récusé à juste titre la théorie du choix rationnel et des « bonnes raisons » de faire confiance ou non, ainsi que la théorie « ontologique » qui rattache la confiance à l'économie du don ou à des relations de parenté idéalisées. La confiance, écrit-il, est une réalité historique. Sans doute. Mais la référence à Simmel et à l'argent (p. 70) ouvre, me semble-t-il, des perspectives que le livre n'aborde pas. Premier point : la dette. Alors qu'il discute en détail de la relation entre sorcellerie et parenté en Afrique et qu'il y loge la question de la confiance, Peter Geschiere n'évoque pas les travaux de Pradelles de Latour¹⁵ qui portent précisément sur la dette et apportent des arguments originaux. Pradelles fait de la sorcellerie l'envers de la parenté. Jusque-là, rien d'original. Il ajoute que, dans la figure topographique de la bande de Moebius, sorcellerie et parenté occupent les faces opposées, de sorte qu'en se déplaçant dans l'espace que dessine le topos, on passe de l'une à l'autre sans franchir de seuil repérable. Voilà qui est déjà plus original. Pourquoi, se demande-t-il ? Parce que les relations d'alliance créent des dettes insolubles. En effet l'échange des femmes cache des relations doublement asymétriques entre alliés. Les donneurs cèdent une fille alors que les preneurs reçoivent une épouse. Or la valeur d'une fille et celle d'une épouse sont incommensurables entre elles. La dette d'alliance est insoluble. La progéniture de l'épouse, la santé et la vie des enfants ainsi que des protagonistes dans l'alliance, les décès dans la parentèle sont autant d'occasions de raviver la question de la dette d'alliance et de la confiance et de faire jaillir les accusations sorcellaires.
- 10 J'en déduis que la notion de confiance se dédouble : elle porte sur *un objet* unique et identifiable (en Afrique : la dette d'alliance) et, d'autre part, la perte de confiance résulte de *phénomènes multiples* et plus diffus (les très nombreux visages du malheur). La thématique de la dette d'alliance est en cohérence avec la théorie de la *wealth in people* de Jack Goody évoquée par Peter Geschiere (p. 209). Par ailleurs, partout dans le monde, comme en Afrique, les phénomènes qui font basculer la confiance en défiance sont les mêmes : revers de fortune ou de santé, accidents, décès, incompatibilités d'humeur, jalousies, etc. En revanche, l'objet diffère. Si, en Afrique, c'est la dette d'alliance, qu'est-

ce qui, en Europe, loge la défiance au cœur du voisinage ? Le bornage des terres ? L'accès aux ressources comme l'eau ? Les servitudes de passage ? La santé du bétail ? Les nuisances entre voisins ? Tout cela ne crée-t-il pas des déséquilibres de fortune, qui seraient en cohérence avec la théorie de Jack Goody sur la *wealth in things* caractéristique de l'Europe ?

- 11 Si dette, différences de fortune et méfiance il y a, alors la question de la sorcellerie dans son rapport avec l'intimité et la confiance rejoint de manière aussi logique qu'inattendue celle de la monnaie telle qu'elle a été évoquée par Simmel (cité par P. Geschiere p. 70) et patiemment analysée depuis vingt ans par un groupe d'économistes hétérodoxes (M. Aglietta, A. Orléan, B. Théret, J.-M. Servet) pour qui la monnaie peut être définie comme ce qui fait lien dans toute société, en permettant de multiples transactions. Lien, et, partant : interconnaissance et intimité. Mais la monnaie — c'est flagrant dans le cas de la monnaie dite « fiduciaire » — a pour fondement la confiance qu'on lui accorde. L'histoire monétaire, avec son cortège de faux monnayage, de contrefaçons, de rognage, d'altération de l'aloi, d'insolvabilité des garants, etc., a contraint ses théoriciens, et ses praticiens que sont les souverains et les banquiers, à un labeur constant sur la question de la confiance et des conditions de son établissement ou de sa déroute. Aglietta et Orléan¹⁶ distinguent trois dimensions de la confiance : méthodique (fondée sur des procédures et rituels qui la consolident), hiérarchique (fondée sur l'autorité qui la garantit), et éthique (fondée sur l'observance de la règle morale). Les trois dimensions sont nécessaires pour étayer la confiance dans la monnaie, ou mieux, pour établir de la « déméfiance ». On est ici très loin des théories du choix rationnel qui procèdent de la philosophie néolibérale de l'individu autonome, responsable et manager de lui-même, comme de la confiance ontologique qui lui est opposée par les apologistes du don — toutes récusées par Geschiere mais qu'il peine à remplacer par une autre approche plus crédible. Faut-il préciser que, pour J.-M. Servet¹⁷, il n'existe aucune société sans quelque chose qui fasse lien et permette les transactions sociales, et donc sans monnaie ni confiance ?
- 12 Dans la *feymania*, le *famla'*, l'*ékong*, il s'agit d'acheter, de vendre et de faire de l'argent. L'endettement auprès du désorceleur et sa rémunération s'inscrivent dans le même champ de transactions. L'omniprésence des questions d'argent et de dette dans le complexe sorcellaire invite à faire le lien entre sorcellerie et monnaie. Si la monnaie fait lien, la sorcellerie fait coupure. Le principe sorcellaire est de l'anti-monnaie. On peut pousser l'analyse de la « déméfiance » plus avant que ne le fait Peter Geschiere. Dans cette éventualité, il ne serait pas inutile de mettre l'histoire récente de la sorcellerie en Afrique en rapport non seulement avec les modalités de l'enrichissement et du pouvoir sous la colonie, non seulement avec l'impact du capitalisme, de la globalisation des flux et de l'ajustement structurel, mais aussi avec l'histoire monétaire tourmentée au cours des mêmes périodes. Des crises de confiance radicales ont été provoquées par la démonétisation des supports monétaires africains, l'introduction de monnaies fiscales coloniales, la bancarisation parfois suivie de la disparition mystérieuse de l'épargne des ménages, l'endettement des États, l'impossibilité où se trouvent les Africains de percevoir l'origine des monnaies ni l'identité de ceux qui les fabriquent, la dévaluation du franc CFA, les enrichissements sans cause identifiable, etc. La question de la lutte contre la sorcellerie prendrait alors place dans une approche beaucoup plus large des trois dimensions de la confiance — en Afrique et dans le monde — méthodique, hiérarchique et éthique. Sur ces trois fronts, la crise est profonde.

- 13 Deuxième débat : les confessions d'enfants-sorciers, comme la torture infligée aux inculpés en Europe pour leur arracher des aveux, invitent à se poser la question foucaldienne de la vérité du sujet, qui est à peine effleurée par Peter Geschiere. C'est d'autant plus nécessaire, me semble-t-il, que la réponse à la question de la vérité : « sorcier, désorceleur, ou les deux » est loin d'être la seule possible. J'en veux pour preuve la thèse présentée par Matthieu Salpeteur¹⁸ sur l'autopsie vernaculaire en pays bamiléké, en cours de revitalisation en ce début de XXI^e siècle. Elle consiste à ouvrir le corps du défunt du pubis au larynx et à examiner tous les organes ainsi exposés à la vue du public afin de faire la vérité en fonction d'un code sémiologique partagé par les anciens — hommes et femmes — du hameau ou du village. Il s'agit, en somme, de savoir ce que le sujet a dans le ventre. Or sur 200 décès dans la chefferie de Bafou au cours de la période 1950-2006, environ 100 ont donné lieu à autopsie. À la suite des autopsies, les diagnostics ne concluent à la sorcellerie que dans 11 % des cas. Le reste se répartit entre 56 % de sujets ordinaires dont le décès pourrait être dit « naturel », et 33 % de cas de doublure animale, de mauvais enfant, de malédiction ou d'empoisonnement.
- 14 Ces chiffres sont trop isolés pour ne pas être contestables. Mais ils posent avec acuité la question des indicateurs sociologiques de ce qui se joue dans les rumeurs ou les cas relatifs à la sorcellerie. Il y aurait d'autres indicateurs à prendre en compte : le nombre de désorceleurs, le nombre de consultations qu'ils pratiquent comparé au nombre de consultations médicales, etc. La sorcellerie ne sature pas la question de la vérité du sujet. Celle-ci se décline en d'autres options, qui sont étrangères à la sorcellerie et qu'on aurait tort de négliger. Mais, me semble-t-il, les résultats recueillis par Salpeteur suffisent à valider le projet d'inclure la question sorcellaire dans celle, beaucoup plus large, de la vérité du sujet historique. Elle se pose de manière lancinante partout en Afrique et dans le monde. Au demeurant, elle rejoint la question des différentes dimensions de la confiance.
- 15 Le renouvellement qu'apporte l'ouvrage de Peter Geschiere, tant dans l'analyse du rapport entre sorcellerie, intimité et confiance, que dans son élargissement comparatif à quatre continents (Afrique, Europe, Amérique et Asie-Pacifique) débouche donc sur de multiples questionnements. C'est un livre d'une qualité exceptionnelle dans la mesure où il relance le débat, suscite des interrogations et attise des attentes.

NOTES

15. C.-H. PRADELLES DE LATOUR, *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Paris, EPEL, 1991, pp. 21-29 et *passim* (seconde édition sous le titre *Le crâne qui parle*).

16. M. AGLIETTA & A. ORLEAN (dir.), *La monnaie souveraine*, Paris, Odile Jacob, 1998, pp. 24-25.

17. J.-M. SERVET, *Les monnaies du lien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012.

18. M. SALPETEUR, *Du palais à l'autopsie. Les doublures animales dans une chefferie bamiléké (Cameroun)*, Thèse de doctorat, Paris, MNHN, 2009.